

LA STATUE DE LA REINE

AU SQUARE VICTORIA, ET LE PETIT OISEAU

*Voyant de quel respect ton peuple t'environne,
O digne Souveraine ! un gentil passereau
Vint construire son nid, hymen du renouveau,
Dans ta main, près du cœur, même dans ta couronne.*

*Ici, se disait-il, dans mon petit château,
Je coule d'heureux jours sous l'aile auguste et bonne
D'une Reine sans tâche et qu'on affectionne :
Dans ce concert d'amour laisse chanter l'oiseau.*

*Vivat Victoria ! douze lustres de gloire
Ornent ton diadème, illuminent l'Histoire ;
Et tes sujets loyaux grandissent sous tes lois.*

*Oui, nous sommes heureux, couverts de ton égide,
A l'ombre d'un drapeau que la victoire guide.
Puisse un sceptre aussi doux servir d'exemple aux rois !*

Lt. Emile F. Jassé.

Montréal, septembre 1897.

SIMPLES CHOSES

SECOND VOYAGE DE NOCE BOURGEOISE

Devant l'hôtel du "Vieux Colon" s'arrête un vieux carrosse déhanché, où se trouvent un vieux monsieur et une vieille dame.

Le monsieur met pied à terre prudemment.

C'était un homme aux larges épaules carrées, et qui paraissait approcher de la cinquantaine. Un chapeau de feutre, à bords retombants et mous, le coiffait comme le champignon chinois. Sur sa bonne face joviale, il y avait comme un reflet d'excellent Bordeaux, le vin rouge qui réjouit le cœur et allume le visage d'un feu de santé et bon enfant. Au bout de sa barbe et de sa chevelure épaisse, s'était posée comme une légère gelée de poils blancs, comme un frimas d'argent qui mûrit et fait vénérable. Des lunettes d'or se tenaient à califourchon sur son nez et s'efforçaient de donner à son visage, ce qu'elles tâchent toujours d'accomplir : du sérieux et de la dignité.

Le monsieur enleva son chapeau et passa son mouchoir de poche sur son front, puis, se tournant vers la voiture, dit d'une voix encourageante :

— Là, ma vieille.

Il présenta le bras à la dame, qui s'y appuya pesamment. Le carrosse pencha tout de côté.

La corpulente "vieille" haletait.

Ses traits, quelque peu noyés d'embonpoint, indiquaient encore une beauté qui n'avait pas dû être commune et avait retenu jusqu'à ce jour de son charme et de sa grâce d'autrefois.

Elle considéra longuement, d'un regard circulaire, ce qu'elle pouvait voir du village et dit, avec un petit rire charmant qui découvrit ses dents blanches et saines :

— Enfin, nous y sommes de nouveau !

Il répéta :

— Enfin, nous y sommes de nouveau !

Il y avait dans son ton quelque chose d'ému, et il ajouta :

— Vois-tu, là-bas, vieille, la même pharmacie "Au lion d'or" ? Seulement, il ne brille pas si éblouissant au soleil et sa crinière est passée, bien passée, bien passée !

— Mais, Robert, notre bureau de poste, là-bas, aux fenêtres bordées de lierre et vêtu de chèvre-feuille, n'a pas changé. Te souviens-tu du télégramme que nous envoyâmes de là à maman ?

Le cocher se retourna sur son siège et considéra, d'un air hébété, ce couple singulier, qu'il avait amené au "Vieux Colon."

Le garçon de l'hôtel attendait, la casquette galonnée d'or à la main.

— Quels voyageurs novices, pensait-il, qui tournent

sur place, comme deux paysans endimanchés ! Pour quoi n'entrent-ils pas ?

— Est-ce que la chambre no 9 est occupée, celle qui donne sur les jardins, avec un balcon ? demanda enfin le monsieur.

— Non, monsieur, la chambre no 9 est à votre disposition, lui fut-il répondu.

Les deux époux se regardèrent avec un petit rire affecté.

Arrivé à la chambre, le monsieur écrivit, à moitié couché sur la table, dans le livre des arrivants que le garçon lui présentait : "M. le conseiller du bureau de santé et Mme Robert Robieu, de Renfrou."

Madame la conseillère, sans ôter son chapeau ou enlever son manteau de voyage, s'était effondrée dans un coin du vieux sofa et inspectait à loisir toute la chambre avec une expression de tendresse rare chez les voyageurs, et qu'on ne comprend pas, appliquée à une chambre à coucher d'auberge.

Son mari avait accroché son feutre gris, mis bas son veston, relevé ses manches et se plongeait les mains dans un bassin d'eau fraîche avec un : Ah ! de satisfaction.

Il y eut un silence d'une minute.

— Mais, Robert !... la voix sortait du sofa, avec une intonation de reproche.

— Qu'as-tu donc, mon trésor ?

— Il y a aujourd'hui vingt-cinq ans, nous nous trouvions seuls ensemble pour la première fois, dans cette même chambre, (cet hôtel était la première étape de notre voyage de nocces) ; tu me pris dans tes bras et m'embrassas bien tendrement ; mais aujourd'hui !...

— Pardonne-moi, mon cher vieux trésor ! mon petit cœur !

Il s'essuya à la hâte les mains et le visage, s'élança vers le sofa, attira sa femme à lui et la baisa au front.

Le conseiller toujours en bras de chemise, le gilet déboutonné, s'assit dans un coin du sofa, alluma un cigare de dix sous et dit : — Là, boulotte, cette chambre s'est bien conservée. Même tapis reposant, au moins le même dessin, mêmes tentures, les mêmes cerises bleues sur fond jaune—tiens—ma foi, la même lithographie au-dessus du lit.—Le meurtre de Rizzio aux pieds de Marie Stuart.—Très troublant ! Rien n'a changé ici, il n'y a que nous qui ne soyons plus les mêmes !

— Que nous ! répéta la dame, avec un tremblement dans la voix, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Te souviens-tu, mon amie, comme je me fâchai, ce jour-là, quand je remarquai en route que j'avais oublié ici ma belle brosse à dents anglaise toute neuve ? Ha ! ha ! ha !

— Mais, oui ; tu étais alors déjà très oublieux ; tu l'avais mise dans le tiroir gauche du lavabo, tout au fond !

Machinalement madame la conseillère tira le casier bien en dehors et poussa un petit cri.

— Robert, elle y est encore, tiens !

Et ils se mirent à rire comme des enfants, jusqu'aux larmes.

Le crépuscule tombait. La douce senteur des jasmins montait du jardin.

Sur le balcon notre couple se tenait silencieux, entouré de souvenirs.

Le conseiller posa sa main sur celle de sa femme.— Tu te rappelles, bijou, que nous soupâmes ce soir-là dans notre chambre, en haut, et que la bonne qui apporta la lampe dit : "A quelle heure réveillerai-je vos seigneuries demain ?"

— Et toi, Robert, tu répondis : "A onze heures."

On frappa à la porte. La chambrière apportait la lampe. Le conseiller se tourna vers elle.

— Nous désirons souper ici, et dites au garçon de monter une bouteille de son meilleur vin de champagne.

— Bien. Et à quelle heure réveillerai-je vos seigneuries demain ?

Le conseiller toussa.

— A six heures.

SAINT GREGOIRE DE NAZIANZE ET HORACE

Au Révérend M. Sylvio Corbell.

LA DERNIÈRE SOLITUDE DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE ET LA POÉSIE. RAPPROCHEMENT ENTRE LE SAINT ET LE FAMEUX POÈTE HORACE.

La résolution de saint Grégoire de se donner à cette vaste retraite, à cette austère vie du désert, était venue à la suite de dissensions au sein de son Eglise.

Plusieurs religieux lui disputèrent les droits légitimes qu'il avait au siège de Constantinople. "On reprochait au vertueux archevêque de ne pas poursuivre les anciens ennemis de la religion maintenant triomphante, on traitait sa charité de tiédeur pour la foi."

Mais Grégoire, dont le repos et la solitude soulaient à ses membres fatigués, usés, n'essaya pas de lutter contre l'orage.—Il se décida à remettre sa démission au Concile et entre les mains de l'Empereur ; et rassemblant son cher peuple dans l'église de Sainte-Sophie, il lui exprima cet adieu d'une émotion si tendre et d'une grâce si élevée :

— Adieu, vous qui aimiez mes discours, foule empressée où je voyais briller les poinçons furtifs qui gravaient mes paroles ; adieu, barreaux de cette tribune sainte, forcés tant de fois par le nombre de ceux qui se précipitaient pour entendre la parole de Dieu.

— Adieu, ô Rois de la terre, palais des rois, serviteurs et courtisans des rois, fidèles à votre maître, je veux le croire, mais certainement la plupart infidèles à Dieu.

— Applaudissez, élevez jusqu'au Ciel votre nouvel orateur : elle s'est tue, la voix incommode qui vous déplaisait tant."

Saluant une dernière fois, dans son cœur, cette chaire pontificale, cet autel fortifiant, il se met en route pour l'affreux désert où il allait puiser cette force que le monde ne donne pas.

S'il y eut, selon l'esprit de Dieu, des solitaires qui voulurent par une entière réclusion, mourir aux plaisirs des sens, s'initier à la vie de l'éternité, il y en eut aussi selon l'esprit du siècle : je veux parler de ces grands hommes d'autrefois, qui passaient leurs jours à l'ombre de chênes nouveaux et sur de beaux tapis de verdure, pour se soustraire ainsi aux agitations, aux combats et aux orages politiques de la vie.

Tel fut le caractère du grand Horace, qui, lui, dans sa retraite, s'était porté en principe et en action vers le progrès de la vie matérielle, laquelle, pour lui, ne faisait que se consumer sur elle-même.

Faisons revivre la mémoire de ces deux hommes : le premier pour avoir été ce grand solitaire livré tout entier à la contemplation et à l'ascétisme tout pur ; pour avoir réalisé aussi le type du poète sacré le plus aimable, le plus saint du IV^{ème} siècle, et le plus grand après Jean Chrysostôme et Basile.

Le second, pour avoir été, lui aussi poète, mais avec cette différence essentielle qu'il a donné à ses poésies, à ses odes, à ses épîtres, une physionomie ouverte, complètement déridée et empreinte de sensualisme, de caprices, de fantaisie.

Horace aussi aimait la réclusion, mais il n'a porté le poids de la vie solitaire que par pure inclination, par un goût inné, enfin par un besoin de tout ce qu'il y avait en lui de matériel.

Saint Grégoire de Nazianze vivait dans la solitude, près de la rivière d'Iris, dans la province du Pont.

La solitude, pour lui, fut un solennel recueillement, une vie supérieure consacrée tout entière à l'enseignement de la plus haute philosophie qui fût jamais.

Rien ne lui paraissait digne d'envie comme l'état d'un homme qui brise avec les choses matérielles, s'entretient avec sa pensée et avec Dieu, nourrit dans son esprit des images pures de toute combinaison terrestre, et travaille à faire de son âme le parfait miroir des choses divines.

Il vivait au milieu des rochers et des bêtes sauvages, ne voyait jamais de feu et ne faisait point usage de chaussures.

Julien Lano.